

DE LA PERPLEXITÉ

Henri-Pierre Jeudy

Cet ouvrage a été réalisé avec le concours
de la Fédération Wallonie-Bruxelles.



© 2020 ANTE POST a.s.b.l.
responsable des éditions de La Lettre volée
146 avenue Coghen, B-1180 Bruxelles
Website : <http://www.lettrevolee.com>

Conception graphique : Casier/Fieuchs

Dépôt légal : Bibliothèque royale de Belgique
4^e trimestre 2020 – D/2020/5636/6
ISBN 978-2-87317-570-2

ESSAI
SUR LA PERPLEXITÉ

DE LA PERPLEXITÉ

Si je suis riche, c'est de perplexités
et non de certitudes.

JORGE LUIS BORGES

Avant l'aurore, je suis assis dans mon bureau dont les fenêtres donnent sur le jardin encore plongé dans l'obscurité. C'est l'automne, il ne fait pas chaud. Je sais que le jour ne va pas tarder à se lever, si je regarde de plus près les vitres, je vois déjà apparaître l'ombre des arbres, je suis toujours surpris de l'étrange rapidité avec laquelle le bleu pâle du ciel se dévoile. Je me demande pourtant si ce n'est pas moi qui induis cette précipitation en restant immobile à vouloir voir ce que j'aperçois à peine. Je me demande aussi ce que je vais écrire, les images et bribes de pensée qui me viennent à l'esprit dansent comme des rejetons de l'inconscient abandonnés au chaos diurne. Je peux toujours commencer à mettre de l'ordre comme on range ses affaires, je ne sais que choisir en premier, des mots adviendront sans doute, prendront leur place pour me faire croire que je suis en train de sortir peu à peu des incertitudes qui me paralysent. Dans le silence du petit matin, je ne suis pas seul à rester perplexe, je partage cet état avec tant d'autres que je ne connais pas, je devine qu'ils attendent non point de le quitter mais de s'y perdre. Une décision trop précipitée serait fatale, alors commencerait l'enchaînement des certitudes déjà acquises.

Ce que nous tenons pour prévisible, ce que nous nous prédisposons à prendre pour une certitude, ne vient que de la répétition de ce que nous avons vu, connu ou imaginé. À l'encontre de cette concaténation trop conformiste de nos représentations, il y aurait en nous un désir caché « d'être perplexe », comme si le déraillement apparent du sens

convenu nous procurait une certaine joie « d'être au monde ». Ce désir de perplexité, nous ne le gouvernons pas, il se manifeste dans la vie quotidienne chaque fois que le sens que nous croyons prévisible se dérobe au point de devenir énigmatique. Situations, paroles, attitudes indues apparaissent dans une atmosphère pourtant familière en provoquant un décalage qui, au lieu de nous mettre en état de désarroi, nous attire – et parfois nous donne un léger vertige. Le désir de perplexité n'est pas à l'origine d'un apprentissage du regard, il est déjà là, il précède notre vision du monde et notre imagination, comme une immersion dans l'inchoatif. Le peintre René Magritte pour signifier que « toute chose ne saurait exister sans son mystère » a choisi le symbole du chapeau. Dans ses tableaux où la tête est coiffée d'un chapeau, celle-ci demeure cachée par une pomme ou par une colombe, il suggère ainsi l'idée du mouvement incessant d'une chose cachée par une autre. Trajectoire de l'invisibilité qui rend tout mode d'appréhension du monde mystérieux. Entre le caché et l'apparent, aucune relation dialectique n'est possible, le signe d'une quelconque révélation de ce que pourrait être la réalité se perd au rythme de la dissolution et de la reconstruction du sens que nous donnons à ce qui se dévoile. Mais la croyance en la puissance de l'instant du dévoilement – l'apparition – nous est chère parce qu'elle est l'expression de notre amour de l'invisible. Héraclite dit : « L'harmonie cachée vaut mieux que l'harmonie visible ». Ce fragment de pensée laisse comprendre que, ce qui fait apparaître l'invisible au cœur même de la visibilité, c'est une harmonie « autre » dont le mystère se dérobe à notre perception tout en se révélant de manière subreptice. Quand Vladimir Jankélévitch utilise l'expression « l'apparition disparaissante », ne laisse-t-il pas entendre que ce qui advient de manière impromptue dans notre champ de perception ne dépend pas de notre point de vue subjectif mais de la manière dont le monde lui-même nous interpelle ?

Vous venez de vous éveiller, les images désordonnées d'un rêve vous reviennent en mémoire, vous tentez de rétablir leur contenu, vous n'y parvenez pas, elles se dérobent à votre intention d'en préciser le sens, vous ne savez pas comment vous y prendre pour les lier entre elles, elles vous paraissent tellement emboîtées les unes dans les autres que toute tentative de les séparer ne vous offre aucune indication d'une signi-

fication que vous présumiez, vous restez pourtant persuadé que cette reconstitution d'un fragment d'histoire demeure possible, et pour induire du sens, vous cherchez des mots dont vous auriez entendu l'écho, la nuit, un mot au moins qui serait susceptible de s'imposer comme un indicateur de songe, un mot dont la fonction incantatoire serait un signe révélateur de l'énigme, le trouble des images n'a jamais quitté le silence, et de ce trouble restitué vous pressentez que c'est bien vous, énervé par la toute puissance des incertitudes, qui finirez par élaborer l'enchaînement d'un sens ou par céder à l'oubli.

L'impératif de la rationalité vous rappelle à l'ordre en vous incitant à considérer qu'il ne s'agit là que d'un instant de défaillance, il vous faut continuer à être sûr de ce que vous pensez. Bien éveillé, prêt à passer à l'action, vous avez un besoin indéniable de détermination pour donner une signification à ce que vous allez faire. Quand le metteur en scène au cinéma annonce avec assurance : « action », c'est un « clap » qui la provoque de la même manière qu'un interrupteur fait jaillir la lumière. Ce geste automatique suppose une prédétermination de l'action – sa construction anticipée – afin que tout s'enchaîne comme si la continuité de l'action excluait l'expectative du « temps mort ». Vous sortez machinalement de l'état de perplexité du petit matin, provoqué par ce constat redoutable du non-sens de l'action – cette étrange apparition de l'arbitraire absolu du sens¹. Chaque fois qu'il se reproduira, cet état, vous aurez l'impression qu'il est initial, son aspect solennel vous fera sourire et vous l'attendrez, de préférence en restant au lit, comme le moment inespéré du retour à l'interrogation sur la naissance du sens.

De l'état de perplexité peut naître le pressentiment de l'illimité que dévoile un certain plaisir de la beauté, « celle des formes et des gestes humains, celle des objets et des paysages, des créations artistiques et scientifiques. Cette attitude esthétique prise comme but de la vie protège faiblement contre les maux qui nous menacent, mais nous dédommage

1. En 1918, dans un de ses manifestes dada, Tristan Tzara déclare : « J'écris ce manifeste pour montrer qu'on peut faire les actions opposées ensemble, dans une seule fraîche respiration ; je suis contre l'action ; pour la continuelle contradiction, pour l'affirmation aussi, je ne suis ni pour ni contre et je n'explique pas car je hais le bon sens ».

de bien des choses ¹. » Ces propos de Sigmund Freud nous incitent à nous demander quelle relation existe entre « l'état de perplexité » et ce qu'on appelle un « sentiment océanique ». Dans son livre *Malaise dans la civilisation*, Freud s'est demandé si cette attitude esthétique était liée à un sentiment religieux. Il évoque alors le « sentiment océanique » dont lui parle son ami Romain Rolland, en considérant qu'il ne croit pas que celui-ci soit à l'origine de nos croyances religieuses. « Ce sentiment, il l'appellerait volontiers la sensation de l'éternité, il y verrait le sentiment de quelque chose d'illimité, d'infini, en un mot : d'"océanique" ». Il en ferait ainsi une donnée purement subjective, et nullement un article de foi. Aucune promesse de survie personnelle ne s'y rattacherait. Et pourtant, telle serait la source de l'énergie religieuse, source captée par les diverses Églises ou les multiples systèmes religieux, par eux canalisée dans certaines voies, et même tarie aussi. Enfin la seule existence de ce sentiment océanique autoriserait à se déclarer religieux, alors même qu'on répudierait toute croyance ou toute illusion ². »

Le « sentiment océanique » demeure difficile à définir : il exprime nos visions illimitées, celles qui coïncident avec l'appréhension de ce qui se perd en deçà ou au-delà de nos tentatives de raisonnement. La perplexité peut surgir d'une manière heureuse quand elle stimule l'interrogation sur le monde, sur les choses, et surtout parce qu'elle contient la surprise, l'étonnement, parce qu'elle naît du charme de l'inattendu ou de l'incongru. La perplexité ne peut pas être considérée seulement comme un état, elle advient en même temps *de facto et in situ*, déjà là comme le feu et en irruption comme le volcan. Pour Borges, en « imposant la négation du temps comme une évidence ³ », la « métaphysique de la perplexité » suggère une lecture du monde au rythme des effets

1. SIGMUND FREUD, *Malaise dans la civilisation*, p. 18. Le célèbre psychanalyste se méfie de l'hypothétique origine religieuse du « sentiment océanique » quand celui-ci est pris dans le sens d'une fusion éternelle avec le Tout.

2. *Ibid.*, p. 6.

3. Dans *And Yet and Yet*, Jorge Luis Borges écrit : « Le temps est la substance dont je suis fait. Le temps est un fleuve qui me ravit, mais c'est moi le fleuve ; il est un tigre qui me dépèce, mais c'est moi le tigre ; il est un feu qui me consume, mais c'est moi le feu. Le monde, malheureusement, est réel ; moi, malheureusement, je suis Borges. »

de simultanéité par association ou condensation, elle instaure dans la logique discursive une « sémantique de la juxtaposition ¹ ». Cette procédure langagière est proche de la structure du rêve dans laquelle la condensation des images, leur superposition, crée un effet constant de simultanéité qui annule la continuité du temps. Seulement cette « métaphysique de la perplexité » ne fait-elle que conforter le « sentiment océanique » par la dimension mystique qu'elle introduit dans l'articulation du langage ? La perplexité provoquerait une interrogation perpétuelle sur notre désir de donner du sens – et d'en rire – à ce qui nous arrive, à ce que nous voyons, à ce que nous ressentons. C'est ce hiatus entre l'expression inconsciente du désir et nos manières de lui prêter du sens qui fait advenir le sourire opportun de l'état de perplexité dans lequel nous nous trouvons. « En même temps qu'une occasion de rire, la perplexité est l'expression de l'âpre "travail" d'une question intime. Elle est au service d'une interrogation de l'individu sur son véritable désir ². » Elle apparaît à tout moment où se déstabilisent les constructions de nos représentations et de leur interprétation possible. Elle ne naît pas de la « mort du sens », mais bien au contraire de la répétition *ad infinitum* de sa possibilité « d'apparition disparaissante ». Elle fait perpétuellement revenir le doute à l'assaut de nos croyances, contre les certitudes que celles-ci nous donnent, mais aussi à l'encontre des projections mystiques qui accompagnent toute tentative de construction du sens. En deçà de la question même du doute, elle nous impose une vision ironique du meurtre de la certitude et de ses effets implicites sur toute construction de la représentation.

1. IVAN ALMEIDA, *L'Informe Incertitude*, « La métaphysique de la perplexité aime privilégier certaines formes discursives. Celles qui ont été le plus étudiées dans le cas de Borges, sont la forme du paradoxe, ou celle de l'oxymoron, ou celle de l'hypallage. Cependant, dans ses courts traités, ce qui se détache est une certaine "juxtaposition" d'arguments, généralement modulée par une particule adversative ("mais", "néanmoins"). L'effet obtenu est un dialogue entre différentes mentions ou "citations", c'est-à-dire un débrayage de l'énonciation, qui fait que l'on puisse habiter avec égale gratuité deux paysages intellectuels en forme alternée. »

2. STÉFAN GEONGET, *La Notion de perplexité à la Renaissance*, Paris, Droz, p. 398.